

Les écrivains écossais et la question de l'indépendance

« Cela fait longtemps que j'avais envie d'écrire à ce sujet, mais il me manquait un prétexte. (Cet essai sur) Glasgow m'en fournit un. Au sujet donc du nationalisme, des petites nations. Quel fléau les petites nations ! L'Estonie, la Lituanie, la Pologne, la Finlande, le Salvador, le Luxembourg, la Mandchourie, l'État Libre d'Irlande. Il y en a encore beaucoup : il y a une quantité lamentable de petits bouts de terre à vomir, revendiqués, occupés et infectés par des regroupements d'imbéciles bavards, pérorant (sans cesse) sur leurs cultures *exclusives*, leurs langues *exclusives*, leur âme *nationale*, leur génie *national*, leurs prouesses uniques dans tel ou tel massacre du passé provoqué par des chamailleries sans intérêt. »¹

Ici, dans un essai daté de 1934 le romancier écossais, Lewis Grassie Gibbon, qui se définissait comme un révolutionnaire libertaire, donne libre cours à son anti-nationalisme viscéral. Ce cri colérique est déterminé d'abord par ses craintes concernant la montée du nationalisme d'extrême droite en

KEITH DIXON

Europe, mais aussi, plus immédiatement, par les prises de position du co-auteur du recueil où se trouve son essai, Hugh MacDiarmid, autre figure majeure de la scène littéraire écossaise de l'entre-deux-guerres, et nationaliste iconoclaste. Le poète moderniste MacDiarmid, co-fondateur en 1928 du *National Party of Scotland* (NPS, pré-décesseur du *Scottish National Party* - SNP), résume à lui tout seul les multiples contradictions politiques du nationalisme écossais naissant : mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, ce jeune militant travailliste regrettera d'avoir manqué l'insurrection de Pâques 1916 en Irlande, à laquelle il aurait volontiers participé. Au cours des années 1920, ses convictions nationalistes le rapprochent un temps du fascisme mussolinien (il écrira un essai en 1928 en faveur d'un « fascisme écossais ») voire du national-socialisme allemand. Ses convictions socialistes seront la cause de son éviction rapide du SNP, où sa fougue collectiviste est

1. Lewis Grassie Gibbon, « Glasgow » dans Lewis Grassie Gibbon, Hugh MacDiarmid, *Scottish Scene*, Jarrolds, Londres, 1934.

peu appréciée par les dirigeants conservateurs, ainsi que de son adhésion au parti communiste de la Grande-Bretagne ; pour faire bonne mesure, les communistes britanniques l'excluront à la fin des années trente pour déviationnisme nationaliste.

À la différence de Grassic Gibbon², MacDiarmid est un xénophobe (il déclare à *Who's Who* dans les années 1930 que son passe-temps préféré est « l'anglophobie » et il y a dans ses écrits plus d'une trace d'anti-sémitisme), un nationaliste ethnique qui puise son inspiration politique, entre autres, dans les écrits des nationalistes irlandais de la fin du dix-neuvième siècle, comme Douglas Hyde, qui cherchaient à construire une « Irlande irlandaise » libérée de l'influence anglaise dans tous les domaines (y compris sportif, où le football anglais était fortement décrié par les séparatistes irlandais). Si la pratique poétique de MacDiarmid (admiration par Ezra Pound et T.S. Eliot) va transformer par l'exemple le champ culturel écossais et agréger autour de lui une panoplie impressionnante de créateurs soucieux de réhabiliter et rénover les traditions culturelles et linguistiques de leur pays, ses prises de position publiques vont largement contribuer à marginaliser politiquement la mouvance nationaliste.

Ces positionnements de Grassic Gibbon et de MacDiarmid sont révélateurs à la fois des premières lignes de fracture mais aussi des convergences

politiques qui se construisent au sein du champ littéraire pendant cette période de la « première renaissance culturelle écossaise ». C'est en effet à partir des années 1920 que le champ littéraire et, au delà, une bonne partie du champ intellectuel écossais, se détachent de l'opinion politique plus générale, encore très largement acquise à l'idée de l'Union britannique. L'autonomisation des pratiques culturelles, fait marquant des années 1920 et 30, qui passe entre autres par le recours plus systématique aux langues historiques de l'Écosse, le *Broad Scots* pour les Basses Terres et le gaélique pour une partie des Hautes Terres, et un recentrage autour de sujets « écossais » va entraîner une prise de conscience chez bon nombre d'écrivains de la période de la nécessaire autonomisation *politique*, que ce soit sur les bases « opportunistes » évoquées par Grassic Gibbon ou celles, plus inquiétantes, de MacDiarmid, qui rêve d'une Écosse débarrassée de toute trace d'anglicité.

Si nous avons évoqué ici les débats des années de l'entre-deux-guerres, c'est qu'il y a une certaine continuité entre ceux-ci et les débats dans le champ intellectuel écossais depuis une trentaine d'années autour de la question de l'autonomie et, aujourd'hui, de l'indépendance écossaise. Ce sont sans aucun doute les positions de Grassic Gibbon, et l'idée selon laquelle l'indépendance écossaise pourrait ouvrir un horizon à des transformations économiques et sociales devenues littéralement impensables pour l'ensemble de l'Union britannique, qui ont le mieux résisté au temps. Si MacDiarmid a laissé une trace importante du côté de la pratique poétique et par sa tentative de réhabiliter une tradition cultu-

2. Paradoxalement, après sa vive polémique contre les dérives du nationalisme contemporain, Grassic Gibbon s'exprimera à la fin de cet essai sur Glasgow en faveur de l'indépendance de l'Écosse. Par « opportuniste », dira-t-il, car il y voit le moyen le plus rapide d'entamer une transformation socialiste de l'ensemble des Îles britanniques.

relle enfouie par l'anglocentrisme, ses proclamations politiques provoquent aujourd'hui au mieux une gêne, sinon un rejet véhément. Dans le champ intellectuel écossais, plus personne n'aspire à une Écosse écossaise débarrassée de tous ceux et toutes celles qui n'ont pas le sang celte qui coule dans leurs veines. Le nationalisme ethnique y est pour ainsi dire politiquement mort, même si de temps à autre on entend ici ou là des critiques concernant la présence excessive des Anglais dans tel ou tel domaine de la vie publique écossaise (c'est un *leitmotiv* chez certains universitaires écossais concernant l'administration de leurs universités et chez certains écrivains concernant la bureaucratie culturelle³). Dans le champ politique, le nationalisme du SNP, par exemple, est vigoureusement civique et multiculturel et le parti a depuis longtemps banni toute expression xénophobe de ses prises de position politiques : d'ailleurs sur le plan de la visibilité des minorités ethniques dans la représentation politique écossaise, le SNP est plutôt en avance sur les autres partis.

De la même manière que la crise économique et sociale des années 1930 a servi de toile de fond et de point de référence à une première vague nationaliste en Écosse (même si elle est restée très fortement minoritaire), la crise britannique des années 1970 a suscité non

seulement une percée remarquable du nationalisme dans le champ électoral. (plus de 30 % des voix aux élections législatives d'octobre 1974) mais aussi une nouvelle dynamique oppositionnelle au sein du champ culturel écossais et un foisonnement créatif à comparer à celui de l'entre-deux-guerres. C'est une période plutôt faste pour la production littéraire qui s'ouvre dans les années 1970, que les historiens de la culture écossaise vont appeler la « deuxième renaissance culturelle ». Elle se distingue assez fortement de la première renaissance dominée par Grassie Gibbon et MacDiarmid : si dans les années de l'entre-deux-guerres les écrivains écossais les plus en vue regardaient souvent vers le passé supposé glorieux d'une Écosse jadis indépendante, et ancrèrent leurs écrits plutôt dans les réalités rurales de l'Écosse moderne (Grassie Gibbon et MacDiarmid, par exemple, sont tous deux enfants de l'Écosse rurale), les écrivains des années 1970 prennent à bras le corps la modernité urbaine et industrielle de l'Écosse. Glasgow sera le nouveau centre de gravité de la production littéraire avec les polars de William McIlvanney, le théâtre de Liz Lochhead, la poésie vernaculaire de Tom Leonard et les romans expérimentaux de Jim Kelman et d'Alasdair Gray. Il va de soi que les autres régions d'Écosse ont aussi leurs écrivains (George Mackay Brown aux Îles Orcades ou le jeune Ian Rankin, qui commence sa carrière fulgurante d'écrivain de polar édimbourgeois à la même époque) mais Glasgow devient à cette époque incontournable et connaît une agitation créative dans bien des domaines (de la musique rock de *Deacon Blue* à la peinture inspirée des banderoles syndicales de Ken Currie).

3. Le romancier glaswégien, Alasdair Gray, a provoqué des remous en 2012 lorsqu'il a critiqué nominativement un responsable culturel (d'origine anglaise) de la BBC en Écosse pour son ignorance totale des traditions culturelles écossaises et l'a décrit comme un « colon ». Voir son essai intitulé *Settlers and colonists* dans le recueil d'essais réunis par Scott Hames, *Unstated. Writers on Scottish Independence*, Word Power Books, Edimbourg, 2012, p. 100-110.

Les écrivains écossais vont suivre les mêmes méandres politiques que le reste de la population écossaise pendant ces années de crise qui vont voir l'épuisement apparent du modèle keynésien britannique et l'émergence d'un courant néolibéral agressif animé sur le plan politique par Margaret Thatcher et sur le plan des idées par des diplômés de l'université écossaise de St Andrews, entre autres, regroupés au sein du *Adam Smith Institute*. Sauf qu'au sein du champ de la production littéraire le rejet du thatchérisme est quasi hégémonique, ainsi que l'est la revendication de l'autonomie politique. On serait bien en peine de nommer plus d'un ou deux écrivains écossais favorables à la révolution thatchérienne et les partisans de l'Union britannique se font de plus en plus rares. C'est vrai pour ce qu'on a appelé le « groupe de Glasgow » (Alasdair Gray, Jim Kelman, Tom Leonard et Liz Lochhead) qui se situe plutôt à la gauche de la gauche ; mais cela est aussi le cas chez bon nombre des jeunes écrivains comme la poétesse noire Jackie Kay (un temps proche du parti communiste britannique et fille adoptive d'un membre dirigeant de ce parti) ou Ian Rankin qui affichent leur opposition au pouvoir conservateur, dans leurs écrits et ailleurs. Non seulement le rejet d'une société de marché est quasi hégémonique chez ces écrivains, mais la volonté de redessiner les contours constitutionnels des Îles britanniques l'est autant. Ainsi un certain nombre d'écrivains venant de la gauche travailliste, comme William McIlvanney, ou la gauche radicale comme Jim Kelman, vont évoluer vers des positions d'abord autonomistes, ensuite indépendantistes dans le sillage des années Thatcher. Ils vont être confortés en cela par

les abandons blairistes, très mal vécus en Écosse où la tradition sociale-démocrate ancienne reste forte, abandons qui semblent confirmer l'idée selon laquelle les partis « britanniques » avaient résolument tourné le dos à toute idée de transformation économique et sociale.

Aujourd'hui, dans la dernière ligne droite avant la tenue du référendum sur l'indépendance (le 18 septembre 2014), l'intervention des écrivains dans le débat public reste forte. Si la plupart des écrivains les plus connus du public littéraire ont opté pour le soutien à l'indépendance, il reste des exceptions significatives. Ainsi, l'écrivain de polars très populaire, Ian Rankin, s'est exprimé en faveur du maintien de l'Union, plutôt par affinité avec le parti travailliste qui mène campagne pour le non ; c'est le cas aussi, et pour les mêmes raisons, de J.K. Rowlands, la créatrice de Harry Potter. On trouvera aussi dans les interventions de John Burnside, poète et romancier, une forte méfiance envers le nationalisme (avec des échos de Grassie Gibbon) qui est le principal déterminant de son rejet de l'idée d'une Écosse indépendante. Dans ce cas particulier, il y a sans doute aussi autre chose : Burnside est fils d'un sidérurgiste écossais contraint à l'exil économique vers le Nord de l'Angleterre dans les années 1960 au moment où la sidérurgie écossaise entrait en déclin, et Burnside lui-même a de fortes attaches des deux côtés de la frontière entre l'Écosse et l'Angleterre. C'est le cas de centaines de milliers d'Écossais (plus de 700 000 Écossais d'origine vivent et travaillent en Angleterre) et ce sera une des raisons sans doute du vote contre l'indépendance. Mais, peut-être le cas le plus intéressant est celui des écrivains écossais nés ailleurs : ainsi Suhayl

Saadi, auteur de *Psychoraag*, d'origine pakistano-afghane et Meaghan Delahunt, romancière et ancienne militante trotskiste australienne, résidant à Édimbourg, ont tous deux pris fait et cause pour l'indépendance, même si ni l'un ni l'autre n'a la moindre sympathie pour le nationalisme.

Ceci est un des faits marquants de cette fin de campagne : bon nombre de ceux et celles qui s'appêtent à voter en faveur de l'indépendance, et pas seulement parmi les intellectuels, suivent la voie ouverte il y a quatre-vingts ans par Grassic Gibbon, dans le sens où leur vote sera plutôt l'affirmation du désir d'un avenir autre que néolibéral pour l'Écosse que le signe d'une allégeance quelconque à la vision nationaliste. Leur problème n'est pas tant la domination de l'Angleterre que l'hégémonie politique étouffante dans ce pays des idées de marché. S'il est probable, au moment de la rédaction de cet essai, que le non l'emporte lors du référendum, cela ne changera pas grand'chose sur le fond. L'attachement d'une forte minorité (quoi qu'il arrive) à l'idée de l'indépendance mettra la pression sur Londres pour octroyer de nouveaux pouvoirs au parlement d'Édimbourg, poussant l'Écosse de plus en plus vers ce que le théoricien nationaliste, Tom Nairn, a appelé « l'indépendance *de facto* » et une très forte majorité des écrivains d'Écosse continuera à appeler de ses vœux l'exploration d'autres voies d'avenir que celles imposées par la main morte du blairo-thatchérisme. ■